

ZISSIMOS LORENTZATOS

*Le Centre perdu*

Traduit du grec par  
JACQUES TOURAILLE

IDEM • VELLE



AG • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2022

TITRE ORIGINAL

*Το Χαμένο Κέντρο*

Ce texte a paru pour la première fois à Athènes, en 1962.  
La présente traduction a d'abord paru dans la revue  
*Contacts*, n° 96, 4<sup>e</sup> trimestre 1976.  
© Éditions Allia, Paris, 2022, pour la présente édition.

Depuis l'époque – 1822 – où Stendhal s'en prenait à l'emploi du vers régulier au théâtre, jusqu'au moment où Hume en 1924 décidait ou espérait qu'on ne créerait pas de poésie nouvelle tant qu'on n'aurait pas forgé un nouvel art poétique dans le sens le plus large..., la question de la poésie ne fait que pénétrer toujours davantage dans une crise ou une épreuve décisive.

Il faut dire d'emblée qu'il ne s'agit pas ici d'une difficulté passagère, ou simplement de la lutte habituelle des générations, mais d'une révision absolue de la conception contemporaine de l'art tel qu'il s'est développé en Europe depuis la Renaissance, ainsi que de sa réadaptation ou de son ouverture à d'autres époques où cette conception était aux antipodes de l'actuelle et où la mission de l'art se définissait tout à fait différemment. Nous mentionnerons, dans le domaine de la poésie, les noms de Lautréamont, de Rimbaud et d'Artaud, non parce qu'ils sont peut-être encore à la mode dans les grandes capitales, ou parce qu'ils sont prônés par les cercles littéraires, mais parce que la révision qu'ont cherchée

ces hommes dans leur déviance n'était pas, comme le pensent aujourd'hui la plupart de leurs mandataires, seulement esthétique... Cela serait sans importance. Leur révision fut métaphysique. Comme nous le verrons, Claudel savait fort bien ce qu'il disait quand il appelait Rimbaud "un mystique à l'état sauvage". Et cette définition s'applique de la même manière à nos trois poètes. Lautréamont écrivait : "La poésie doit avoir pour but la vérité pratique." Rimbaud : "Et il me sera loisible de posséder la vérité dans une âme et un corps." Et Artaud : "C'est que la vraie poésie, qu'on le veuille ou non, est métaphysique. Et c'est même, dirai-je, sa portée métaphysique, son degré d'efficacité métaphysique, qui en fait tout le véritable prix."

De toute manière ce que Mallarmé appelait "l'antique vers" avait fait son temps désormais. Une nouvelle période commence... qui fait dire à Gide, dans son introduction à l'*Anthologie de la Poésie française* : "L'ancien système poétique de naguère, si savamment établi (surtout dans la littérature française) pour permettre à la mémoire de retenir les traits où s'inscrit l'émotion, la beauté ; ce nombre régulier, ce retour des rimes et leur alternance, ces temps forts marquant les césures, toutes ces règles enfin,

si profondément en nous inculquées qu'elles nous paraissent fatales, naturelles et indispensables ; tout cela n'a plus de raison d'être (...). Quelques admirables efforts de restauration, si réussis qu'ils soient (je songe particulièrement à Valéry) paraissent factices et archaïsants, à ceux qui prétendent se délivrer du passé (...). Cette anthologie ne représenterait donc plus que le désuet bréviaire d'une génération qui s'en va. Puisse-t-elle du moins apporter témoignage, tant bien que mal, de l'état où nous nous trouvions avant le retour au chaos."

La phase actuelle est appelée "retour au chaos". Mais le sens donné ici au mot chaos – le désordre originel dans lequel tout est confondu – est une acception moderne. Dans son vrai sens, le "chaos" (Théogonie 116) est l'abîme béant au commencement du monde. Le chaos n'est pas le contraire du monde ou de son organisation. Le chaos n'a pas de contraire. De même que la terre, le ciel, l'océan n'ont pas de contraire. L'antinomie chaos-cosmos est une erreur et une invention des modernes. Le contraire du "cosmos" en grec est l'"acosmia", la confusion (Gorgias 508).

C'est donc dans ce sens du retour à l'abîme béant au commencement du monde que nous entendons la situation des arts en Europe.

Mais nous ne pouvons pas accepter la pensée erronée de Gide, à savoir que le système poétique précédent constituait un ordre, un “cosmos”, et que la phase actuelle est un chaos, une “acosmia”. Il semble bien plutôt que l’art poétique européen ait cessé d’être, et que ses morceaux, ou ses membres, retournent se dissoudre dans l’abîme béant au commencement du monde pour y découvrir la matrice dont ont besoin tous les arts – la racine dont nous nous étions tant éloignés – s’ils doivent renaître un jour, ou être rétablis de nouveau dans la lumière de la vie.

Si nous voulions maintenant résumer toute la question, nous verrions que la crise de l’art poétique – et de la poésie – en Europe, peut se ramener à ces quelques points :

1. Rupture du vers régulier.
2. Renouveau du lyrisme par le surréalisme français... ou par la continue parthénogénèse de l’image chez Lorca ou Dylan Thomas (en Grèce, chez Elytis).
3. Rupture fréquente de la syntaxe, donc
4. Rupture fréquente de la logique, ou de la suite et de l’enchaînement habituel des idées, avec pour but
5. L’assujettissement à une langue “poétique”, et non plus à la langue quotidienne.

6. Greffe de la poésie avec des éléments de la prose (en Grèce, chez Cavafis) mais en même temps

7. Rejet fréquent des moules aristotéliens de la prose.

8. Remplacement de ces moules par d'autres, imagination, oracle, révélation, vision (Rimbaud, Yeats, Saint-John Perse) ou impressions ordonnées de telle manière qu'elles parlent d'elles-mêmes (Eliot, Pound)...

À bien considérer certains de ces signes, on peut comprendre que l'homme occidental, ou l'homme moderne, recherche une vision, ou un centre perdu, au-delà et en dehors des liens du rationalisme dans lesquels il s'est entravé lui-même. Or ce centre, dont la perte a déterminé toute la période de la Renaissance à nos jours, l'homme moderne le recherche de mille manières (c'est l'évidence), mais l'"unique nécessaire" qui se trouve devant lui, il ne le voit pas, tant le sel, semble-t-il, s'est affadi sur la terre...

L'homme occidental a d'abord cherché à échapper à l'impasse en s'attaquant un peu dans tous les sens au rationalisme qu'il avait lui-même suscité et grâce aux applications technologiques duquel il a progressé historiquement au cours des quatre ou cinq

derniers siècles. Il a tracé pour sa libération présente ou pour son salut des chemins de traverse capables de déborder la raison : tantôt la passion et le sentiment, tantôt l'imagination et le rêve, tantôt la folie et l'incohérence, tantôt la psychologie – zénith et nadir de la conscience –, tantôt l'intuition, comme une solution *sui generis* parallèle à l'instinct, et bien d'autres choses encore..., mais toujours à l'intérieur des limites du monde physique, et en s'efforçant de tenir bien fermée au-dessus de sa tête la porte du surnaturel, c'est-à-dire de l'Esprit : là où se trouve le centre (ou la vision) perdu.

Nous pouvons suivre comme un résultat de l'effort qu'il fait pour rechercher des chemins de traverse ou pour retrouver son centre perdu... le progrès de l'homme occidental ces dernières années dans son application à certaines études qui limitent de plus en plus dans l'intelligence le pouvoir absolu de l'élément rationnel, ou dans l'histoire le pouvoir absolu de l'élément classique (Ces deux éléments chez lui vont toujours de pair). Ainsi en est-il de l'ampleur que prennent les sciences humaines, du retour au primitif et à l'ancestral, de l'étude systématique des langues orientales, et des différentes conséquences : l'affinité pour les



Présocratiques ou pour la période archaïque en Grèce, l'intérêt toujours plus grand pour Byzance, et j'en passe. Naturellement les préférences esthétiques de l'homme moderne suivent à la trace ces tendances ou ces changements dans le renversement de ses valeurs.

Il est superflu d'ajouter que cette liberté, ou cette soi-disant révolte de l'homme occidental en dehors du pouvoir de la raison ou contre lui, est elle-même voulue de manière rationnelle: "Dérèglement raisonné", disait Rimbaud dans la lettre du 15 mai 1871. Mais liberté ou révolte, nous l'avons dit, toujours intérieure au monde physique, jamais vraiment métaphysique, jamais poussée sur une grande tradition spirituelle. Il y a tout de même des exceptions.

Nous pourrions utiliser ici deux images. Tout d'abord l'homme considère que la raison est sa prison ou sa cellule. Il veut sortir. Il se met à frapper sur le premier mur (la raison), puis successivement sur le second, le troisième, le quatrième (les chemins de traverse dont nous avons parlé). Mais il voit que ces chemins ne le font pas sortir à la lumière du jour, et que sa raison, dont il pensait qu'elle était à elle seule toute la prison, n'est jamais qu'un des quatre murs. Chaque nouvel effort

qu'il fait sur les trois autres, – dont nous avons dit qu'ils étaient le sentiment ou l'imagination, le rêve ou la folie, la passion ou l'intuition – le fait tomber au milieu de la chambre comme un cadavre ou une loque qui n'a en elle que le néant, le vide impuissant, ce rien qui avec la civilisation occidentale est en train de couvrir les cinq continents. Aucun de ces chemins nouveaux n'a mené l'homme à la porte de la prison, cette "Porte d'or de la Toute-Puissance" dont parle Solomos.

Dans la seconde image, l'homme occupe une sphère. Marchant sur la surface courbe de la sphère, sans jamais s'arrêter (naturellement), il acquiert l'illusion de la liberté infinie. La sphéricité n'a pas de fin. En réalité l'occupant de la sphère se trouve à l'intérieur de la "caverne" platonicienne, où il pourrait être enfermé à fond de cale. Ce serait la même chose. Là encore rien ne le mène à la "Porte d'or" ou à l'Esprit. Là encore il ne voit pas le chemin, l'"unique nécessaire"... par où passe l'Esprit. Il est impossible de recevoir l'esprit par d'autres voies, quels que soient les efforts qu'on fasse sur la sphère (C'est ce que Sikélianos n'a pas compris. Bien qu'il soit le seul poète en Grèce à avoir senti que le problème ou l'impasse de l'art à notre époque n'est

pas esthétique, mais métaphysique, il a délaissé la spiritualité ou la tradition métaphysique de ses Pères, pour saisir l'Esprit ou la "Porte d'or" (sans résultat) dans les fêtes delphiques ou dans le titanisme qui lui était naturel, influencé qu'il était par le syncrétisme...).

Quand le vase de l'art poétique européen s'est brisé à un certain moment, en présentant à peu près les symptômes que nous avons rappelés, ou en traversant les épreuves qu'a subies le "parler" poétique en général, et quand la crise et l'impasse sont devenues publiques, différentes réponses furent données de différents points, et les représentants les plus dignes de la "métropole" européenne ou de ses possessions poétiques (comme la Grèce après 1821) se sont tournés dans diverses directions, cherchant des solutions hypothétiques au problème. Car ce problème n'existe pas seulement dans l'imagination des intellectuels ou dans les livres, comme tant d'autres. Il semble que cette fois il soit bien réel.

Si maintenant ces efforts (dans tous les arts) avec les différentes traces qu'ils laissent sur leur passage – les différentes réponses – peuvent ou non constituer une solution, et si le problème actuel peut être résolu par chacun d'entre nous ou par des révolutions proprement dites venues